

LA NUIT JUSTE AVANT LES FORÊTS

Bernard-Marie Koltès
Matthieu Cruciani
Jean-Christophe Folly

DOSSIER ARTISTIQUE

Contact

Sabine Chatras
Directrice de production
03 89 24 73 47
s.chatras@comedie-colmar.com

COMÉDIE
DE
COLMAR
CENTRE
DRAMATIQUE
NATIONAL
GRAND EST
ALSACE

LA NUIT JUSTE AVANT LES FORÊTS

Création octobre 2021

De Bernard-Marie Koltès

Mise en scène Matthieu Cruciani

Assistante à la mise en scène Maëlle Dequiedt

Scénographie Nicolas Marie

Création musicale Carla Pallone

Costumes Marie La Rocca

Création lumières Kelig Le Bars

Avec Jean-Christophe Folly

Production Comédie de Colmar - CDN Grand Est Alsace

Coproduction La Comédie - Centre dramatique national de Reims
Le Manège - Scène nationale de Maubeuge

Durée 1h25

Création à la Comédie de Colmar du 5 au 15 octobre 2021

Tournée 22-23

10 & 11.09.22 Princeton (USA)
06 & 07.10.22 Nest - CDN Thionville (57)
11 - 13.10.22 La Filature - SN Mulhouse (68)
09 & 10.11.22 Les Gémeaux - SN Sceaux (92)
28 & 29.03.23 La Passerelle - SN Saint-Brieuc (22)
12 - 14.04.23 Théâtre du Nord - CDN Lille (59)
28 & 29.04.23 Espace des arts, SN Chalon-sur-Saône (71)
03 - 06.05.23 Comédie de Saint-Étienne, CDN (42)
10 - 12.05.23 Comédie de Valence, CDN (26)

Tournée 21-22

22 & 23.10.21 Théâtre du Peuple, Bussang (88)
08 - 20.11.21 Les Plateaux sauvages, Paris (75)
30.11 - 03.12.21 Comédie de Reims - CDN (51)
05 - 07.01.22 Comédie de Caen - CDN de Normandie (14)
10.03.22 Le Manège - SN Maubeuge (59)
22 - 26.03.22 Théâtre des Quartiers d'Ivry - CDN du Val-de-Marne (94)
03.05.22 Scènes du Jura - Scène nationale (39)

Contact

Sabine Chatras - Directrice de production

03 89 24 73 47 - s.chatras@comédie-colmar.com

Comédie de Colmar - Centre dramatique national Grand Est Alsace

6 route d'Ingersheim - 68000 Colmar

comedie-colmar.com



Le propos

par Matthieu Cruciani

Une histoire simple

Un homme parle, une nuit de pluie. Il a beaucoup couru. Il est trempé d'eau et de sueur.
Il en rattrape un autre. Lui demande du feu, mais n'a pas de cigarette.
Il voudrait lui payer une bière, mais n'a pas assez d'argent.
Il cherche une chambre pour passer la nuit. Il est un peu ivre.
Il est fragile et fort à la fois. Centenaire et jeune homme. Il porte le dénuement comme une bravoure.
Et il parle. Il parle. Il parle.
Il parle d'un instant suspendu, entre vie et mort. Il ne nous raconte pas de grandes histoires, il porte simplement un souffle, une vie. Une cavalcade de mots et d'idées qu'il déroule comme un grand ruban, quelques épisodes fragmentés lui reviennent, carreaux pleins d'amour et de tendresse d'une grande mosaïque étrange. Son existence.

La nuit juste avant les forêts se déploie miraculeusement, comme un grand poème concret, une chanson de nuit, une comptine pour adulte, profonde, violente comme une vie.
C'est un poème de lumière aussi, de celle qui sort du noir, grosse d'une vitalité folle, combative, physique, irrésistible. On y parle des bas-fonds de soi-même. Des hauts fonds d'un quartier perdu. Des géographies qui ne se mêlent pas, géographie de ceux qui gagnent et géographie de ceux qui perdent. Il nous hèle du quai d'en face, nous foule agglutinée, pressée, lui restant là debout, nous regardant, nous adressant le long monologue de sa vie.

C'est un poème du vrai, du drôle et du tragique allés.
Nous cherchons avec cet homme des raisons d'espérer, des raisons de se battre et nous le suivons, hypnotisés. Nous apercevons son reflet dans les mirages des miroirs, il se tient dos au vent, furtif et plein de grande malice.

Il parle de désir, de fuite, de batailles, de travail, d'alcool et de mort, de sang et de trahison.
Il parle de la beauté et de la laideur. Il n'est pas tout à fait d'ici, pas tout à fait étranger.
Il se tient fier et digne dans sa chute.



Notes de mise en scène

par Matthieu Cruciani

Qu'y vois-je ?

Ce bas quartier qu'arpente l'homme de *La nuit*, je l'ai un peu connu, à ses marges, comme beaucoup de jeunes gens.

J'ai rencontré alors, nocturnes, ces petits prêtres vaudous qui soliloquaient, ces voyous nerveux, fiévreux, s'inventant des théologies particulières, des rites personnels, se baptisant de dieux secrets, lisant dans les signes, élucubrant de grandes gestes écrites en langue de feu dans les insignifiants aléas quotidiens d'une vie globalement oppressée.

Ceux qui étaient nés de plain pied et qui y avait droit légitime sur leur contrebande. On ne savait trop d'où ils venaient, comment ils (sur)vivaient. Ni où ils dormaient.

Tordus par le monde et ses grandes gifles, ils ne se plaignaient pas. Je les voyais seigneurs, souvent drôles, parlant de rixes et de menus larcins, organisés autour de héros aux faits d'armes douteux : bravaches, bandits, beaux, seigneurs des marges et des alcools trop forts. Batailleurs, obliques, fiers, adolescents éternels. D'étranges grand frères.

Je me souviens de quelques prénoms. Leur fierté surtout m'en imposait.

Mais personne pour écrire leurs chroniques.

Je me souviens de mains serrées trop fort dans des serments éthyliques. De regards qui tentaient de franchir les barrières, de passer le quai. Fraternités profondes et factices. Bistros blafards et cafés obscurs. Communion fausse de l'ivresse.

En lisant le livre de Koltès, m'est revenu tout ça. D'un coup. D'un bloc. J'ai eu le sentiment d'un geste de la main, un sourire pâle qui m'était fait au travers d'une brume, des visages effacés resurgir dans le clignotement de feux nocturnes, à un carrefour désert, attendant je ne sais quoi, je ne sais qui.

Car le poème de Koltès n'est pas un hommage à ceux qui sont restés sur ce carrefour. On rend hommage aux morts, pas aux vivants. C'est un témoignage. Un signal qui clignote.

Koltès est un auteur contemporain. Certes le texte fut écrit en 1977. Mais il semble que le contemporain ne soit pas une date, plutôt une substance. Une sensibilité particulière à la lumière du monde. Qu'hier, aujourd'hui, demain, c'est la même chose, vue d'un certain point. Celui de cet auteur. Que si l'histoire est toujours la même, et qu'elle est injuste, il faut la redire, toujours.

En faire spectacle simple

Un projet théâtral est toujours plus ou moins complexe dans ce qu'il se propose d'appréhender, d'approcher, d'explorer. Je ne sais le rôle qu'y joue la période singulièrement compliquée que nous vivons tous, mais celui-ci souhaite vivre avant tout dans sa plus exigeante simplicité.

Un acteur. Un texte. Un espace.

Quelle serait aujourd'hui une juste définition de cette simplicité recherchée ?

Cela pourrait se dire ainsi : grand besoin de poésie, de langue autre, d'élévation, de jour. Et grand désir de politique. De comprendre, de s'inventer un endroit politique personnel. Choisi. Praticable. Ce spectacle tend à unir tout cela.

Il y eut avant tout la (re)découverte de Bernard-Marie Koltès, de ses pièces, son roman, sa correspondance. Pour ma génération, Chéreau en avait comme clôturer la lecture. D'autres voies, complémentaires, semblent aujourd'hui pouvoir s'ouvrir.

Dans tous ces textes ensuite, il en est un qui luit avec une force particulière. Un texte de jeunesse encore, hybride, impatient, fougueux à sa manière. La nuit juste avant les forêts. Sans doute désire-t-on toujours, d'une façon ou d'une autre, monter des textes uniques.

Et il n'y a pour moi pas deux textes comme celui-ci. Peu d'occasion de porter une parole si purement belle et si purement vraie à la fois, en ce qu'elle mêle haute langue et hautes aspirations politiques. Grande sophistication et radicale nudité du verbe.

Ce n'est pas rien. Certes les textes de Koltès sont des animaux, nerveux, vivants, musculeux. Mais ils sont intelligents aussi, pleins de maîtrise et de stratégie. Ils établissent avec méthode et efficacité leur dramaturgie, ce qu'ils souhaitent dire, et comment.

Et puis il se trouve un comédien, Jean-Christophe Folly, dont j'apprécie particulièrement le travail. Je l'avais vu dans plusieurs pièces ou films ces dernières années, avec une émotion et une joie toujours égales. Et je cherchais l'occasion juste. Ce spectacle me l'offre donc. D'œuvrer à des essentiels. D'organiser le rendez-vous, d'œuvrer à de belles noces.

Car je ne cherche pas de fondement plus simple à exercer la mise en scène aujourd'hui, à Colmar comme ailleurs, que de pouvoir déployer un nombre inconnu de fois, et pour un public le plus nombreux possible, le miracle d'une chose que j'aime profondément portée par des artistes que j'admire et qui me bouleversent.



©Jean-Louis Fernandez



©Jean-Louis Fernandez

Jeu, lumière, musique

Jeu

Il y a deux arcs, deux tentations antagonistes dans le désir de théâtre de Koltès.

D'un côté sa passion du cinéma, de l'autre, son goût pour l'amateurisme, le jeu non professionnel. Le sophistiqué donc, et le fragile. C'est le beau défi que nous lance *La nuit juste avant les forêts*.

Il faut, me semble-t-il, pour saisir la puissance de ce texte, le rendre à sa dimension quasi documentaire. Efficacement concrète. Dire que le poème ici n'est pas la parole belle, apprêtée, mais bien la seule parole possible. La plus simple même.

Ce n'est pas ici (au théâtre) qu'il faudrait dire cela, nous répète le personnage. En effet sans doute. Ce serait dans un bar. Dans la rue. Sur un quai. Dans la vie en quelque sorte.

Car c'est l'instant saisi qui est vertigineux, comme une formidable improvisation, un moment de miracle, d'épiphanie.

Il faut imaginer qu'un jour peut-être, un homme ou une femme a totalement inventé ce texte, d'une traite, et se l'est donné à soi-même, dans un couloir de métro, dans le vent tiède des profondeurs qui le hante toujours. Ce sera notre point de départ. Donner le crédit à ce texte d'avoir pu exister réellement un jour. Que le poème vit dans le réel.

Lumières

Cet endroit du noir lumineux, de la vitesse immobile, va bien à *La nuit*.

Car tout y est vitesse, et va vite. Ne survit même que grâce à la vitesse entretenue. De la parole comme du corps.

Bars obscurs à miroirs, chambres multiples, cimetière, immeubles, fenêtres, pont, le paysage mental pourrait s'appeler *La fuite à cheval très loin dans la ville....*

C'est cet espace stroboscopique, ce travelling fantasmé et concret, comme vu de derrière la vitre d'un taxi à haute vitesse, une nuit de pluie, c'est cet espace théâtral caméra embarquée qu'il faudra lumineusement inventer. Et c'est à ces dispositifs de lumières dynamiques que nous travaillons avec Kelig Le Bars, qui créera les lumières de *La nuit*.

En peinture ce serait Soulages donc. Le noir lumineux, le matériau brut et l'art le plus haut rejoints tout en haut d'une radicalité fantastique.

Musique

En musique enfin, ce serait une fugue. Une vitalité musicale, de fuite ou de chasse, selon. Une virtuosité finale aussi, avec cet air d'opéra étonnant qui clôturera le texte.

Carla Pallone, violoniste et membre du duo Mansfield Tya, composera avec nous ce tissu sonore mystérieux, où les accords tendus d'une sonate baroque rejoignent le grave murmure des grandes voûtes souterraines, les nappes étranges de la rumeur du monde.

Compositrice pour le cinéma, elle travaillera avec nous pendant toutes les répétitions à cette symphonie pour violon seul, à capter cette musique unique de la ville parcourue la nuit.

Une ville impossible, ténébreuse, escherienne, labyrinthique, musicale, et ramassée sur un quai de métro. Portée toute entière dans un homme seul.

Scénographie

Comme instant cinématographique, je vois la pièce ainsi : deux quais de métro sont bondés. Une rame passe et s'arrête. Lorsqu'elle repart, il ne reste qu'un homme, face à la foule restée massée de l'autre côté. Cet homme se met à parler. Ce serait notre début.

Ces deux quais, ces deux bordures affrontées du monde me semblent centrales dans le dispositif à venir, comme dans les topographies sociales que dessine Koltès. Où se place le spectateur, qui est-il ?

Il y a ce quai de métro, où tout se finit, se dénoue, où sans doute tout a commencé : atmosphère sous-terrain, lieu hanté de passages, de musiques, d'échos et de reflets. Nous partons, avec Nicolas Marie, scénographe, de cette station fantasmagorique, réaliste, reconnaissable, mais totalement noire, carrelée d'ombre, à la fois réelle et impossible.

Comme une station de métro peinte par Pierre Soulages.

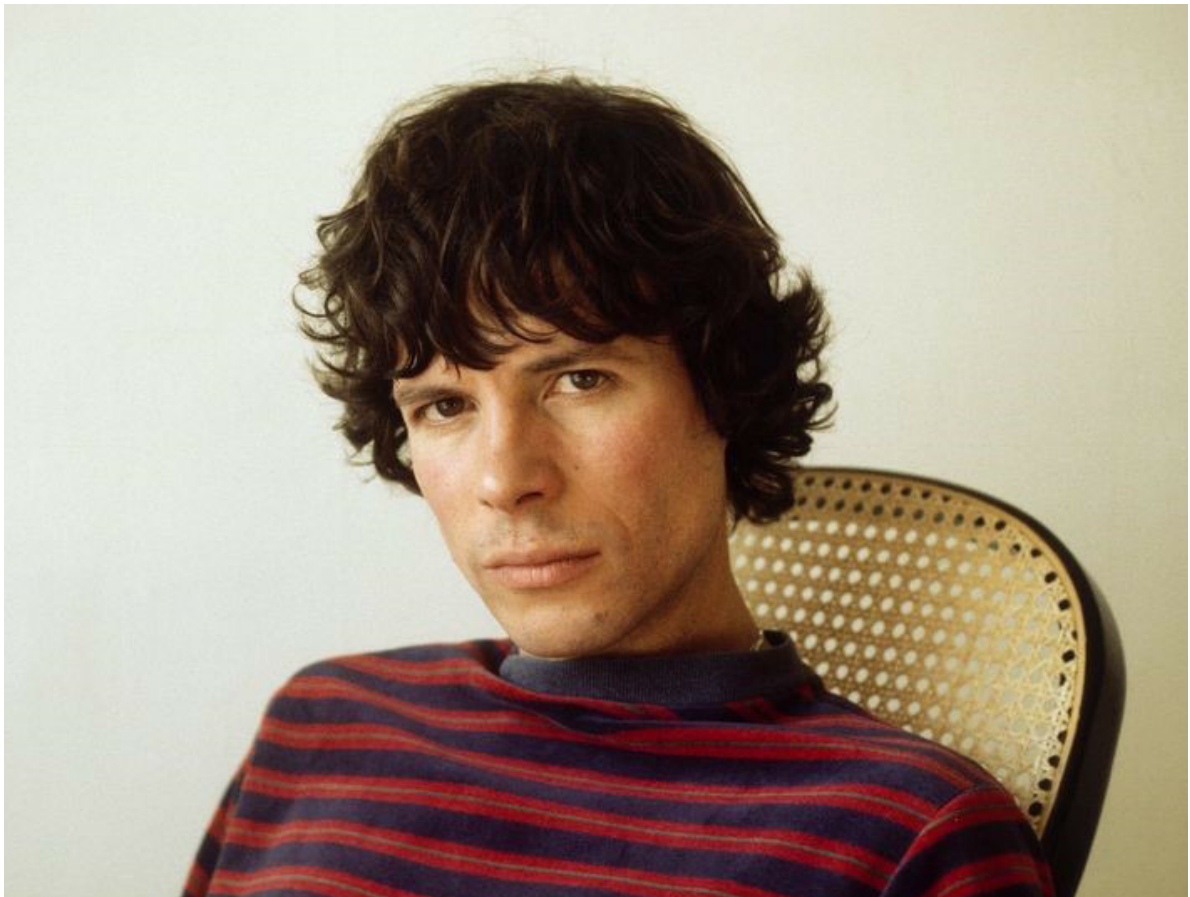


©Jean-Louis Fernandez

Extrait

(...) je restais assis avec cette envie de cogner, mec, jusqu'à ce que tout finisse, jusqu'à ce que tout s'arrête, et alors, tout d'un coup, tout s'arrête pour de bon : les métros ne passent plus, l'Arabe se tait, la bonne femme là en haut arrête de respirer, et la fille en chemise de nuit, on ne l'entend plus renifler, tout s'arrête d'un coup, sauf la musique au fond, et la vieille givrée qui a ouvert la bouche et qui se met à chanter d'une voix pas possible, le raqué joue cela, là-bas, sans qu'on le voie, et elle chante cela, ils se répondent et vont ensemble comme si c'était préparé (une musique pas possible, quelque chose d'opéra ou des conneries comme cela), mais si fort, si ensemble, que tout s'est arrêté vraiment, et la voix de la vieille tout en jaune remplit tout, moi, je me dis : o.k., je me lève, je cavale à travers les couloirs, je saute les escaliers, je sors du souterrain, et dehors je cours, je rêve encore de bière, je cours, de bière, de bière, je me dis : quel bordel, les airs d'opéra, les femmes, la terre froide, la fille en chemise de nuit, les putes et les cimetières, et je cours je ne me sens plus, je cherche quelque chose qui soit comme de Therbe au milieu de ce fouillis, les colombes s'envolent au-dessus de la forêt et les soldats les tirent, les raqués font la manche, les loubards sapés font la chasse aux ratons, je cours, je cours, je cours, je rêve du chant secret des Arabes entre eux, camarades, je te trouve et je te tiens le bras, j'ai tant envie d'une chambre et je suis tout mouillé, marna marna marna, ne dis rien, ne bouge pas, je te regarde, je t'aime, camarade, camarade, moi, j'ai cherché quelqu'un qui soit comme un ange au milieu de ce bordel, et tu es là, je t'aime, et le reste, de la bière, de la bière, et je ne sais toujours pas comment je pourrais le dire, quel fouillis, quel bordel, camarade, et puis toujours la pluie, la pluie, la pluie, la pluie.

La nuit juste avant les forêts, Bernard-Marie Koltès, Éditions de Minuit, 1977



Bernard-Marie Koltès

L'équipe artistique

Matthieu Cruciani, metteur en scène



Né en 1975 à Nancy, Matthieu Cruciani est acteur et metteur en scène, formé à l'École du Théâtre National de Chaillot et à l'École de la Comédie de Saint-Étienne, où il est comédien permanent de 2001 à 2003. Il intègre ensuite l'équipe du Théâtre de Nice de 2004 à 2006. De 2008 à 2010, il est en compagnonnage avec le collectif Les Lucioles, pour lequel il met en scène *Plus qu'hier et moins que demain* avec Pierre Maillet. En 2010, il est sélectionné pour le festival Premières au Théâtre National de Strasbourg, pour sa mise en scène de *Gouttes dans l'océan* de Fassbinder.

Il fonde la compagnie The Party, avec Émilie Capliez, en 2011. De 2012 à 2018, il est artiste associé à la Comédie de Saint-Étienne.

Il met en scène *L'Invention de Morel* de Bioy Casares en 2008, *Faust* de Goethe en 2010, *Rapport sur moi* de Grégoire Bouillier et *Non*

réconciliés de François Bégaudeau en 2012, *Moby Dick* de Fabrice Melquiot en 2014, *Al Attal* d'après Mohamed Darwich en 2015 (Le Caire, Beyrouth, Paris, Marseille), *Un beau ténébreux* de Julien Gracq en 2016. Il participe au festival Théâtre en Mai du CDN de Dijon en 2014 et 2016.

Il joue dans les spectacles de Pierre Maillet, Benoît Lambert, Marc Lainé, Christian Schiaretti, Jean-François Auguste, Serge Tranvouez, Alfredo Arias.

En 2017, il crée *Andromaque (Un amour fou)*, d'après Jean Racine et Jacques Rivette, *Au plus fort de l'orage*, spectacle lyrique sur l'oeuvre vocale d'Igor Stravinsky pour le Festival d'Aix-en-Provence, et *Nous autres* d'Eugène Zamiatine avec l'école de la Comédie de Saint-Étienne. En septembre et novembre 2017, il crée *Vernon Subutex* d'après Virginie Despentes, et *Nous sommes plus grands que notre temps* de François Bégaudeau.

Il dirige la Comédie de Colmar - CDN Grand Est Alsace, avec Émilie Capliez, depuis janvier 2019. En janvier 2020, il y crée *Piscine(s)* de François Bégaudeau.

Jean-Christophe Folly, comédien



Formé à l'École Claude Mathieu puis au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, il joue sous la direction de Jean-René Lemoine (*La Cerisaie*, d'Anton Tchekhov), Claude Buchvald (*Falstaff*, de Valère Novarina), Marie Ballet (*L'Opérette imaginaire* de Valère Novarina, *Liliom* de Ferenc Molnár, *Oui aujourd'hui j'ai rêvé d'un chien* de Daniil Harms), Naidra Ayadi (*Horace*, de Corneille), Pascal Tagnati (*Dans la solitude des champs de coton* de Bernard-Marie Koltès), Élise Chatauret (*Antigone*, de Sophocle), Agnès Galan (*Le Livre de Job*, Ancien Testament), Irène Bonnaud (*Retour à Argos*, d'Eschyle), Robert Wilson (*Les Nègres*, de Jean Genet), Nelson Rafaell Madel (*Nous étions assis sur le rivage du monde*, de José Pliya) et Jean Bellorini (*Karamazov*, de Fiodor Dostoïevski).

Il a joué sous la direction d'Élise Vigier dans *Harlem Quartet* et *Richard Avedon-James Baldwin : entretiens imaginaires*.

Au cinéma, il a tourné dans des courts et longs métrages tels que *La Maladie du sommeil* d'Ulrich Kohler, *Vous n'avez encore rien vu* d'Alain Resnais et *35 Rhums* de Claire Denis.

Nicolas Marie, scénographe et créateur lumières



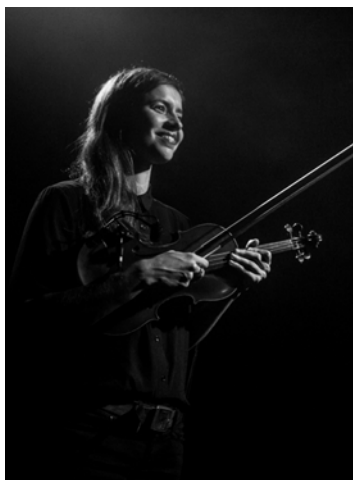
Diplômé en arts plastiques de l'Université Rennes 2, puis de l'école du TNS en section Régie et techniques (de 2004 à 2007), il se spécialise d'abord en régie générale, auprès de Hubert Colas de 2007 à 2009, puis d'Alain Françon de 2010 à 2013.

Il est créateur lumière pour Matthieu Roy, Hubert Colas, Philippe Calvario, Dita Von Teese, Marco Gandini et Lee So Young, et assistant scénographe de Hubert Colas.

À partir de 2013, il se consacre entièrement à son activité de créateur lumière et scénographe. Il travaille auprès de Matthieu Cruciani, Arnaud Meunier, Rémy Barché, Christophe Perton, Marc Lainé, Frédéric Bélier-Garcia, Tamara Al Saadi, Bérangère Bodin, mais aussi à l'étranger avec le collectif turc Biriken dirigé par Melis Tezkan et Okan Urun.

Depuis 2014, il assure régulièrement les éclairages d'événements pour la Maison Hermès aussi bien en France qu'à l'internationale.

Carla Pallone, compositrice



Violoniste et compositrice, elle écrit tant pour les musiques actuelles que pour le cinéma ou le spectacle vivant. En 2004, elle fonde avec Julia Lanoë le groupe Mansfield.TYA. Depuis sa création, le duo a sorti une dizaine de disques, reçu de nombreux prix et distinctions (CQFD Les Inrocks, Coups de cœur Charles Cros...) et donné des centaines de concerts de par le monde.

Depuis 2007, elle se produit également en France et à l'étranger avec l'ensemble baroque Stradivaria dirigé par Daniel Cuiller.

En studio comme en tournée, elle accompagne régulièrement des musiciens des scènes pop, expérimentales, rock ou electro parmi lesquels Christophe, Rone, Stranded Horse, Matt Elliott ou Will Guthrie...

Aux côtés de Gaspard Claus et Christelle Lassort, elle forme en 2013 le trio à cordes VACARME que l'on a pu voir sur les scènes de l'Olympia,

de l'opéra de Stockholm ou du musée du Quai Branly. Ensemble, ils se mettent au service d'un répertoire existant – de la folk au contemporain – pour l'arranger, le sublimer, le remixer, mais aiment surtout plonger dans des expériences sonores totalement improvisées.

Au cinéma, elle a composé la musique de nombreux court-métrages primés à l'international, ainsi que les B.O. de long-métrages sortis en salle, dont *La fille au bracelet* de Stéphane Demoustier en 2020.

Sans oublier le spectacle vivant qu'elle affectionne : également interprète et multi-instrumentiste, elle a ainsi accompagné Chloé Moglia (compagnie Rhizome) dans *L'oiseau-ligne* en 2019/2020.

Kelig Le Bars, éclairagiste



Formée à l'École du Théâtre National de Strasbourg, elle suit les enseignements de Jean-Louis Hourdin, Yannis Kokkos, Laurent Gutman, Stéphane Braunschweig.

Elle crée ensuite les lumières pour Éric Vigner, Christophe Honoré, Christophe Rauck, Giorgio Barberio Corsetti, Philippe Dorin et Sylvianne Fortuny. Elle travaille également avec de jeunes metteurs en scène, qu'elle accompagne fidèlement, comme Vincent Macaigne, Julie Berès, Chloé Dabert, Julien Fiséra, Dan Artus, Marc Lainé, Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre, Lucie Berelowitch, Lazare...

En partant de la structure même des lieux, elle dessine des espaces singuliers pour le Théâtre des Bouffes du Nord, le Théâtre National de Chaillot, le Cloître des Carmes, le Cloître des Célestins et la cour du Lycée Mistral pour le Festival d'Avignon.

Elle crée pour Éric Vignier les lumières de l'*Orlando* de Haendel à l'Opéra Royal de Versailles, l'Opéra de Rennes et le Capitole de Toulouse. Elle travaille avec Guillaume Vincent à l'Opéra de Dijon, pour *Curlew river* de Benjamin Britten en 2016, puis à l'Opéra Comique pour *Le Timbre d'argent* de Camille Saint-Saëns en 2017.

Récemment, elle a travaillé notamment avec Tiphaine Raffier pour *La Réponse des hommes*, avec Guillaume Durieux pour *Abnégation* d'Alexandre Dal Farra, Tünde Deak pour *D'un lit l'autre*, avec Éric Vigner pour *Mithridate* de Racine, Sylviane Fortuny pour *Bijou, bijou* de Philippe Dorin.

Marie La Rocca, costumière



Diplômée de l'École Boule puis du Lycée La Source, elle achève sa formation à l'École du Théâtre National de Strasbourg section scénographie-costume au sein du Groupe 36.

Pour l'atelier de sortie de l'École du TNS en 2007, elle travaille aux côtés d'Alain Françon sur la scénographie des *Enfants du soleil*. Elle le retrouve en 2016 pour la création des costumes du *Temps et la Chambre*, puis d'*Un mois à la campagne*, du *Misanthrope*, des *Innocents*, *l'inconnue et moi au bord de la route départementale* et enfin de *Avant la retraite* en 2020.

Elle conçoit les costumes et scénographie pour Célie Pauthe de 2010 à 2015, les costumes pour Ludovic Lagarde au théâtre et à l'opéra depuis 2014. Elle collabore également avec Yasmina Reza, Chloé Dabert, Jeanne

Herry, Marie Reymond, Thomas Quillardet, Frédéric Bélier-Garcia, Rémy Barché, Christophe Honoré, Sylvain Maurice, Charles Berling et Nasser Djemaï.

Maëlle Dequiedt, assistante à la mise en scène



Elle entre à l'école du TNS en 2013. Elle y crée *Penthésilée* de Heinrich von Kleist, *Au bois* de Claudine Galea et collabore notamment avec les metteurs en scène Thom Luz et Séverine Chavier. Elle sort diplômée de la section mise en scène en 2016.

En 2016-2017, elle est metteuse en scène en résidence à l'Académie de l'Opéra National de Paris, pour laquelle elle crée *Shakespeare-Fragments nocturnes*. En septembre 2017, elle est lauréate du dispositif Cluster, avec sa compagnie La Phenomena. Elle est accompagnée par Prémisses et devient artiste associée pour trois saisons au Théâtre de la Cité Internationale. Elle y présente *Trust-karaoké panoramique* d'après Falk Richter, et crée en janvier 2019 *Pupilla* de Frédéric Vossier.

De janvier à juin 2018, dans le cadre du programme Création en Cours (Ministère de la Culture/Ateliers Médicis), la compagnie crée *Jukebox*, un projet d'action territoriale et de résidence artistique au sein de l'école de Fours dans la Nièvre.

En 2019, elle est l'assistante d'Émilie Capliez à la Comédie de Colmar pour *Une vie d'acteur*, créé dans le cadre du dispositif « Par les villages ». En 2020, elle crée *I wish I was*, au Phénix à Valenciennes.